

Jésus, le ciel et la nouvelle création

1. L'Ascension

La conviction que Jésus de Nazareth a été ressuscité d'entre les morts est étroitement liée dans le Nouveau Testament à la conviction qu'il a été enlevé au ciel, selon l'expression utilisée dans un psaume, où il s'est assis à la droite de Dieu¹. Seul Luc raconte un récit explicite à propos de cet événement (bien qu'il le raconte à deux reprises, comme s'il cherchait à compenser les omissions de ses collègues, une première fois à la fin de son évangile et la seconde fois au début des Actes). Mais nous pouvons affirmer que cette ascension fut acceptée par le christianisme primitif sans plus ou moins être remise en question.

De plus, malgré les efforts de beaucoup de commentateurs, il est impossible de faire absorber l'Ascension par la résurrection, ou vice versa. Il n'est pas possible de suggérer avec crédibilité que les phrases « Jésus est ressuscité d'entre les morts » et « Jésus est monté au ciel » sont deux façons différentes de dire la même chose. Il est clair que Paul, chronologiquement le premier de nos écrivains, distinguait sans

1. Psaumes 110.1, un texte particulièrement apprécié des chrétiens des premiers temps : voir Matthieu 22.44 et par. ; Marc 16.19 (dans sa conclusion « prolongée », bien sûr) ; Actes 2.34-35 ; Éphésiens 1.20 ; Colossiens 3.1 ; Hébreux 1.13 ; 10.12 ; 1 Pierre 3.22 ; Apocalypse 3.21 ; cf. Luc 19.27 ; 1 Corinthiens 15.25.

ambiguïté entre les deux². Jean les considérait de toute évidence comme deux événements séparés, contrairement à ce que certains ont pu prétendre; Jean 20.17 (« Ne me retiens pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ») est un verset qui suscite de la perplexité par bien des aspects, mais ne laisse aucun doute concernant la distinction entre la résurrection et l'Ascension. Ces deux événements jouent des rôles très différents (mais étroitement liés bien sûr) dans la pensée de l'Église des premiers temps.

D'ailleurs, il a récemment été démontré que croire en l'ascension de Jésus n'est pas juste un complément étrange rajouté à la foi chrétienne, comme on a pu le penser dans certains milieux, mais une composante centrale et vitale sans laquelle toutes sortes d'autres éléments se mettent à dysfonctionner. Dans son ouvrage magistral intitulé *Ascension and Ecclesia*, le professeur Douglas Farrow de l'université McGill au Québec retrace toute la pensée chrétienne sur ce thème, démontrant qu'à chaque fois que l'Ascension a été ignorée ou mal comprise, il est possible d'observer un glissement vers des idées et des pratiques confuses, voire dangereuses³. De nos jours, le problème ressemble à ceux qui se sont posés à propos du retour du Christ, dont nous allons présentement parler : un libéralisme superficiel d'une part affronte un scepticisme moderniste d'autre part, et chacun de ces adversaires se nourrit de l'autre. Certaines personnes soutiennent que Jésus a dû effectuer une sorte de décollage vertical (malgré le fait que ces mêmes personnes savent qu'il ne vit pas aujourd'hui quelque part dans l'espace intersidéral, et malgré le fait qu'un décollage vertical dans une région du monde reviendrait à effectuer un mouvement descendant vu de l'autre côté du globe, et ainsi de suite). De nombreuses

2. Par exemple Romains 8.34; Éphésiens 1.20; 2.6.

3. Douglas Farrow, *Ascension and Ecclesia : On the Significance of the Doctrine of the Ascension for Ecclesiology and Christian Cosmology*, Eerdmans, 1999. Voir aussi G.S. Dawson, *Jesus Ascended : The Meaning of Christ's Continuing Incarnation*, T. & T. Clark, 2004.

personnes affirment – et j’ose dire que c’est la théologie que beaucoup de mes lecteurs auront apprise – que le langage de la « disparition » de Jésus est simplement une manière de signifier qu’après sa mort, il est devenu présent partout, pour ainsi dire, notamment pour ses propres disciples. Cette idée est souvent corrélée avec une lecture non littérale de la résurrection, c’est-à-dire le rejet de sa nature corporelle : Jésus est simplement « monté au ciel après sa mort » d’une manière spéciale qui le rend proche de chacun de nous là où nous nous trouvons. Selon cette opinion, Jésus aurait disparu sans laisser de trace. Sa « présence spirituelle » auprès de nous serait sa seule identité. Il est évident que dans ce cas, parler de son « retour » ou de « sa seconde venue » ne serait qu’une métaphore pour affirmer que sa présence finira par remplir toutes choses.

Qu’arrive-t-il lorsque les gens pensent de cette manière ? La réponse passe par une question supplémentaire. Pourquoi l’Ascension est-elle une doctrine aussi difficile et peu acceptée dans l’Église occidentale contemporaine ? La réponse ne se trouve pas seulement dans la moquerie que cette idée suscite de la part du scepticisme rationaliste (le genre de moquerie que l’Église a parfois invitée en installant des vitraux qui montrent les pieds de Jésus dépassant du bas d’un nuage). En fait, le problème est que l’Ascension nous impose de penser différemment à la façon dont l’ensemble du cosmos est, pour ainsi dire, agencé, et nous oblige également à réfléchir différemment à propos de l’Église et du salut. Autant l’approche du libéralisme que celle du scepticisme fonctionnent à partir de ce que l’on appelle une vision « réceptacle » de l’espace ; mais les théologiens qui prennent l’Ascension au sérieux soutiennent qu’elle nécessite ce que certains ont appelé une vision « relationnelle »⁴. À la base, en cosmologie biblique, le ciel et la terre ne sont pas deux loca-

4. Voir en particulier T.F. Torrance, *Space, Time and Resurrection*, Handsel, 1976, p. 110, 123-126 ; également son *Space, Time and Incarnation*, Oxford University Press, 1969.

lisations différentes au sein du même continuum de l'espace et de la matière. Ce sont deux dimensions différentes de la bonne création de Dieu. Et nous avons deux affirmations importantes à poser à propos du ciel.

Premièrement, le ciel est lié de façon tangentielle à la terre, de sorte que celui qui se trouve au ciel puisse être présent simultanément partout et n'importe où sur terre : l'Ascension signifie donc que Jésus est disponible et accessible sans que l'on doive voyager vers un lieu spécifique sur terre pour le retrouver. Deuxièmement, le ciel peut être considéré comme le poste de contrôle de la terre ; il s'agit du bureau du PDG, le lieu d'où sont issues les instructions. « J'ai reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre », dit Jésus à la fin de l'Évangile selon Matthieu (Mt 28.19).

L'idée que l'être humain Jésus se trouve actuellement au « ciel », tout en demeurant pleinement dans son état de corps ressuscité, semble choquante à de nombreuses personnes, y compris des chrétiens. La raison en est que beaucoup pensent que Jésus, ayant été divin, a renoncé à sa divinité pour devenir humain, puis ayant été humain pendant un temps, a cessé d'être humain pour retourner à sa nature divine (du moins, c'est ce que de nombreuses personnes considèrent comme la croyance acceptée des chrétiens). Plus fréquemment, l'aspect choquant provient du fait que notre culture est tellement habituée à la vision platonicienne du « ciel » comme un lieu de réalité « spirituelle » ou « non matérielle », que la notion qu'un corps solide puisse non seulement s'y trouver mais également y demeurer semble constituer une erreur de catégorie. L'Ascension nous invite à repenser tout cela ; et, après tout, pourquoi serions-nous supposés comprendre la nature du « ciel » ? La seule raison en est que notre culture nous a inculqué certaines notions. Une grande part de la foi chrétienne consiste à découvrir la vérité concernant Jésus, et à relever les défis culturels que ces découvertes nous présentent.

Il en va notamment de notre idée que Jésus règne en chef non seulement au ciel mais également sur la terre, non seulement dans un avenir ultime lointain, mais également dans le présent. Bien sûr, de nombreuses personnes souligneront l'objection évidente : nous avons du mal à croire que Jésus contrôle vraiment ce monde, ou, si tel est le cas, il est en train d'échouer gravement. Mais cette idée passe à côté de l'essentiel. Les chrétiens des premiers temps savaient que le monde est dans le pétrin. Mais ils annonçaient, comme des messagers qui partent représenter une société internationale, qu'un nouveau PDG venait de prendre la direction de l'entreprise. Ils ont découvert par le biais de leurs diverses vocations que ce chef a une façon nouvelle de gérer le monde. Il ne s'agissait pas, comme certaines personnes le supposent avec inquiétude encore aujourd'hui, d'une mainmise de la part des chrétiens sur le monde afin de se mettre à donner des ordres pour régenter une sorte de « théocratie » où l'Église ordonnerait la vie de la société dans son ensemble. Des tentatives dans ce sens ont effectivement eu lieu, bien sûr, et cela s'est toujours mal terminé. Mais il ne s'agit pas non plus d'un schéma dans lequel l'Église doit se retirer pour adorer Jésus dans une sorte de sphère privée, tout en laissant le monde fonctionner à sa guise.

D'une certaine façon, une troisième option se présente, et nous l'explorerons dans la troisième partie de cet ouvrage. Nous en trouvons un aperçu dans le livre des Actes : la *méthode* du royaume sera à la mesure du *message* du royaume. Le royaume vient lorsque l'Église, dynamisée par le Saint-Esprit, s'ouvre au monde, dans sa vulnérabilité, sa souffrance, sa louange et sa prière, tout en acceptant d'être incomprise et injustement accusée, mais finalement justifiée et célébrée. Il s'agit pour elle, comme Paul l'exprime dans une de ses lettres, de porter dans son corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus puisse également être manifestée.

Qu'arrive-t-il lorsque l'Ascension est minimisée ou ignorée? La réponse est que *l'Église subit une sorte d'expansion au terme de laquelle elle remplit le vide*. Si Jésus se confond plus ou moins avec l'Église – c'est-à-dire si l'évocation de Jésus peut être réduite à une évocation de sa présence au sein de son peuple, en lui refusant une existence distincte au-dessus de son peuple en tant que Seigneur, alors nous aurons construit une avenue qui débouche sur un triomphalisme de la pire espèce. C'est effectivement ce que le libéralisme occidental du xx^e siècle a toujours cherché à propager. En acceptant des compromissions avec le rationalisme et en affirmant que les mentions de l'Ascension reviennent en fait à parler de la présence de Jésus avec nous partout, l'Église se présente *elle-même* (avec ses structures et sa hiérarchie, ses coutumes et ses bizarreries), plutôt que de présenter Jésus comme son Seigneur et elle-même comme la servante du monde, comme le dit Paul (2 Co 4.5). Et bien sûr, l'autre versant du triomphalisme, c'est le désespoir. Si vous pariez tout sur l'idée « Église = Jésus », que vous reste-t-il lorsque, comme Paul le dit dans le même passage, il s'avère que nous ne sommes que des vases d'argile fêlés?

Si l'Église identifie ses structures, son leadership, sa liturgie, son patrimoine immobilier ou quoi que ce soit d'autre avec son Seigneur (et c'est ce qui arrive si vous ignorez l'Ascension, ou si vous la transformez en une façon de parler de l'Esprit), que vous reste-t-il? Il vous reste d'une part ce que Shakespeare appelait « l'insolence du pouvoir⁵ », et de l'autre, le désespoir de ceux qui ont vécu suffisamment longtemps pour commencer à comprendre que le système est faussé. (Malheureusement, je constate fréquemment cette situation parmi ceux qui ont fortement adhéré au rationalisme insipide et mou des années cinquante et soixante.) Ce n'est que lorsque nous comprenons sans ambiguïté que l'Église *n'est pas* Jésus et que Jésus *n'est pas* l'Église – en d'autres termes,

5. *Hamlet*, acte III, scène 1, vers 72, trad. Déprats.

lorsque nous comprenons la vérité de l'Ascension et saisissons que celui qui est effectivement présent avec nous par son Esprit est *également* le Seigneur étrangement absent, étrangement autre, étrangement différent de nous et au-dessus de nous, celui qui demande à Marie de Magdala de ne pas le retenir – que nous pouvons échapper au triomphalisme vide d'une part et au désespoir superficiel de l'autre.

Inversement, ce n'est que lorsque nous comprenons et célébrons le fait que Jésus nous précède dans l'espace de Dieu, le monde nouveau de Dieu, et qu'il règne déjà sur le monde présent rebelle comme juste Seigneur et intercède également pour nous à la droite du Père – en d'autres termes, lorsque nous comprenons et célébrons tout ce que l'Ascension nous apprend concernant la continuité de l'œuvre *humaine* de Jésus dans le présent – que nous pouvons échapper à notre vision erronée de l'histoire du monde et parvenir à nous équiper pour la tâche de justice qui nous incombe dans le présent (nous reviendrons plus loin sur ces deux notions⁶). De plus, et le fait est important, nous échappons alors aux diverses tentatives qui ont été faites de nous fournir des médiateurs de substitution, et en particulier une médiatrice bien précise⁷. Considérez l'Ascension comme il se doit, et votre conception de l'Église, des sacrements et de la mère de Jésus retrouveront leur juste place⁸.

6. Sur la continuité de l'œuvre humaine de Jésus, voir en particulier, bien sûr, la lettre aux Hébreux (p. ex. 7.25; 9.24); et cf., par exemple, Torrance, *Space, Time and Resurrection*, p. 130, 133.

7. Farrow, *Ascension and Ecclesia*, p. 130-132, 153ss. Pour plus de détails, voir J. Pelikan, *La Tradition chrétienne. Histoire du développement de la doctrine*, t. III : *Croissance de la théologie médiévale, 600-1300*, Presses Universitaires de France, 1994, p. 171ss.

8. De même, en fin de compte, ce n'est que lorsque nous comprenons que Jésus est déjà Seigneur du monde, et qu'à son apparition finale, tout genou finira par fléchir, que nous saisissons à quel point la célébration appropriée du Christ Roi devrait être, soit le jour même de l'Ascension, soit le premier dimanche de l'Avent. Fixer la date d'une célébration dénommée ainsi à tout autre moment n'est pas seulement une erreur de catégorie mais indique également une approche théologique confuse et finalement dommageable. Jésus ne devient pas progressivement roi du monde; et son

Tout ceci pourrait être résumé en affirmant que la doctrine de la Trinité, qui revient depuis quelque temps au premier plan de la théologie actuelle, est essentielle si nous voulons dire la vérité non seulement à propos de Dieu, et plus particulièrement à propos de Jésus, mais également à propos de nous-mêmes. La Trinité représente précisément une manière de reconnaître et de célébrer le fait que l'être humain Jésus de Nazareth est distinct de – tout en étant identifié à – Dieu le Père d'une part (il n'est pas juste « retourné à son identité de Dieu » après sa vie terrestre) et de l'Esprit Saint d'autre part (le Jésus qui est proche de nous et avec nous par l'Esprit demeure le Jésus qui est autre, par rapport à nous⁹). Ceci met un terme final à toute arrogance humaine, y compris l'arrogance chrétienne. Et nous comprenons enfin pourquoi l'époque des Lumières était si déterminée à ridiculiser l'idée de l'Ascension avec les armes du rationalisme et du scepticisme : si l'Ascension est véridique, alors tout le projet de glorification de l'être humain, si important dans la pensée du XVIII^e siècle en Europe et en Amérique, est remis à sa place. Accepter de tout cœur la véracité de l'Ascension permet de pousser un soupir de soulagement, de renoncer à nos tentatives d'égaliser Dieu (qui ne peuvent qu'être accompagnées d'un inévitable désespoir devant nos échecs constants), et de nous reposer en acceptant notre statut de *créatures* : des créatures qui portent son image, mais des créatures néanmoins.

Ainsi, l'Ascension nous parle du Jésus qui est devenu véritablement humain et qui, d'une manière importante, nous manque par son absence, alors qu'il est, d'une autre manière

royaume ne peut jamais être calqué, avec une correspondance exacte, sur l'extension du témoignage et de l'influence de l'Église, comme il est malheureusement trop facile de le déduire de l'innovation très récente, dans les milieux catholiques romains et anglicans, qui consiste à célébrer une telle « fête » le dernier dimanche avant le temps de l'Avent. Voir mon *For All the Saints? Remembering the Christian Departed*, SPCK/Morehouse, 2003, p. 63-70.

9. Voir de nouveau Torrance, *Space, Time and Resurrection*, p. 133ss.

tout aussi importante, présent auprès de nous d'une façon différente. Sur ce point, le Saint-Esprit d'une part et les sacrements d'autre part acquièrent une importance énorme, car ils sont précisément les moyens par lesquels Jésus est présent. Dans l'Église, il nous est si souvent arrivé de souligner la présence de Jésus par ces moyens que nous n'avons pas réussi à souligner son absence simultanée et avons laissé l'interrogation planer, pour ainsi dire, dans l'esprit des gens : « C'est tout ? » La réponse est succincte : Non, il y a plus. La seigneurie de Jésus ; le fait qu'un être humain est déjà aux commandes du monde ; son intercession actuelle en notre faveur ; tout ceci dépasse de loin sa présence avec nous. De plus, notre *ressenti* de sa présence est dépassé par cette réalité, car ce que nous ressentons varie en fonction de notre humeur et de nos circonstances.

Bien sûr, il ne s'agit pas seulement d'affirmer tout ceci par des paroles, ni même de démontrer en quoi ces notions forment un ensemble intégré et nous libèrent de certaines des absurdités qui nous guettent. Il faut aussi pouvoir l'envisager ou l'imaginer, comprendre de quoi nous parlons vraiment lorsque nous évoquons l'humanité continue de Jésus, qui reste effectivement un être humain *doté d'un corps* – qui est d'ailleurs *encore plus fondamentalement un corps* humain que le nôtre – mais qui est également absent du monde actuel. En fait, il nous faut une cosmologie nouvelle et meilleure, une façon de penser le monde qui soit nouvelle et meilleure, et qui puisse remplacer celle que nous a léguée notre culture, notamment notre culture post-Lumières. Les chrétiens des premiers temps, comme leurs compagnons juifs du 1^{er} siècle, n'étaient pas enfermés dans leur vision d'un univers à trois étages, comme de nombreux intellectuels modernes le supposent, avec le ciel là-haut dans les nuages et l'enfer sous leurs pieds. Lorsque ces personnes parlaient de « là-haut » et « en bas » dans ce contexte, ils étaient en train de se servir de métaphores, tout comme les Grecs dans leur contexte diffé-

rent. Ces métaphores étaient si évidentes qu'elles n'avaient pas besoin d'explication. Comme certains auteurs récents l'ont souligné, lorsqu'un élève « monte d'une classe » au collège, par exemple de la sixième à la cinquième, il ne s'agit généralement pas d'un mouvement ascendant jusqu'à l'étage supérieur. Et tout comme « grimper les échelons » entre la vice-présidence et la présidence d'un conseil d'administration dans le monde des affaires pourrait effectivement signifier l'accession à un bureau tout au sommet de l'immeuble, il ne faudrait pas supposer que le mouvement de gravir les échelons dans ce contexte soit forcément matérialisé par une hauteur supplémentaire de quelques mètres au-dessus de la terre ferme.

Justement, le mystère de l'Ascension reste un mystère. Cet événement exige que nous pensions ce qui est presque impensable à beaucoup de nos contemporains : il nous faut admettre que lorsque la Bible parle du « ciel » et de la « terre », elle ne désigne pas seulement deux localités liées l'une à l'autre au sein du même continuum espace-temps, ni même un monde « non physique » d'une part et un monde « physique » de l'autre, mais de deux *formes* différentes de ce que nous appelons « l'espace » et de deux formes différentes de ce que nous appelons « matière ». De plus, il est tout à fait possible (sans que cela soit nécessairement induit par les deux différences précédentes) qu'il s'agisse de deux formes différentes de ce que nous appelons « le temps ». Nous autres Occidentaux post-Lumières avons tellement de mal à sortir de notre perception unidimensionnelle. Même si les adeptes du *New Age*, comme d'ailleurs bon nombre de romanciers contemporains, sont tout à fait capables de nous emporter dans des mondes parallèles avec des continums espace-temps alternatifs, nous nous retirons dans le système fermé d'un univers rationaliste dès qu'il s'agit de réfléchir à Jésus. Bien sûr, C. S. Lewis a très bien réussi à imaginer deux mondes différents mais liés et corrélés, autant dans les

Chroniques de Narnia que dans d'autres écrits. Mais la génération qui a grandi en apprenant à s'orienter sans problème en terre de Narnia n'a généralement pas reçu les instructions nécessaires pour effectuer la transition entre les histoires pour enfants et le monde réel de la dévotion et de la théologie chrétienne des adultes.

L'architecture de certaines églises a cherché à concrétiser l'interconnexion du ciel et de la terre. Les églises orthodoxes orientales le font en imaginant que le ciel est représenté par la partie centrale intérieure du sanctuaire, c'est-à-dire l'espace autour de l'autel, alors que la terre est représentée par la partie de l'édifice qui se trouve en dehors de cet espace. Les deux parties sont séparées par l'iconostase sur laquelle sont dépeints les saints dont la présence au ciel n'est pas trop éloignée des adorateurs sur terre. Les cathédrales et abbayes en Occident ont souvent cherché à concrétiser une approche similaire par leurs envolées d'architecture gothique, censées nous donner au niveau du sol un sens d'intégration au sein des grands espaces de lumière et de beauté (mais sans pour le moment être capables d'en habiter plus qu'une partie infime) dans lesquels seule notre musique est capable de pénétrer.

Toutes ces aides apportées à l'imagination chrétienne sont à accueillir, du moment qu'elles ne se substituent jamais à la réalité représentée, bien entendu. Par l'Ascension elle-même, nous sommes encouragés à comprendre précisément que l'espace divin et le nôtre – le ciel et la terre, en d'autres termes – ne sont pas éloignés l'un de l'autre, bien qu'ils soient très différents. Et il ne faut pas non plus croire que le ciel est simplement une façon métaphorique de parler de notre propre vie spirituelle. L'espace de Dieu et le nôtre s'emboîtent et se recoupent de toutes sortes de manières, tout en gardant (pour le moment, du moins) des identités et des rôles distincts et séparés. Comme nous l'avons vu dans le dernier chapitre, un jour, ces deux espaces se rejoin-